

« Lettres à Paul-Émile Borduas »

Claude Gauvreau, Gilles Lapointe et Johanne Tremblay
Études françaises, vol. 34, n°2-3, 1998, p. 273-282.

Pour citer ce document, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/036116ar>

DOI: 10.7202/036116ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Lettres à Paul-Émile Borduas

CLAUDE GAUVREAU

Ces trois lettres de Claude Gauvreau jettent un éclairage neuf sur des manifestations artistiques importantes et sur l'élaboration de Beauté baroque. La première lettre décrit le cortège formé en signe de protestation le soir du vernissage du Salon du printemps au Musée des beaux-arts en 1950 et qui allait conduire peu après à la tenue de l'exposition des Rebelles à proximité du musée. La seconde nous renseigne sur les circonstances — et les tensions internes — qui ont entouré en 1954 l'organisation de La Matière chante, généralement considérée par les critiques comme la dernière exposition automatiste. Enfin, la troisième lettre évoque la genèse du roman Beauté baroque que Claude Gauvreau avait commencé d'écrire durant l'été de 1952 et qui ne paraîtra dans les Œuvres créatrices complètes de l'écrivain qu'en 1977.

GILLES LAPOINTE

[mars 1950]

Cher Monsieur Borduas¹,

Décidément un souffle de barricades a déferlé sur notre ville.

Nous comprenons maintenant pourquoi dans les révolutions, tant d'actes inexplicables et intrépides et insolites sont accomplis par tant d'hommes divers.

Nous ne le comprenons que par analogie, lointainement. Nous le comprenons tout de même. C'est un acquis.

1. Autographe, Musée d'art contemporain de Montréal, fonds Paul-Émile Borduas, T. 128.

Il n'y a rien comme la confrontation de deux masses apparemment disproportionnées pour donner aux nerfs et aux muscles le maximum de leur tension, pour donner à l'intelligence et à la conscience le maximum de l'unité.

Pas depuis la rue Amherst ai-je vu une unité collective aussi immédiate, aussi passionnée, aussi entière !

Nous goûtons présentement la liqueur forte de l'action, tactile pour ainsi dire, la moins cérébrale possible. Primaire est cette action, primaire et massive est la cible de cette action. Elle est un tonique draconien et médiatement une source d'énergie et de réalisme sensible.

La manifestation publique de l'autre soir est inoubliable, et elle a engendré un déchaînement irrépressible dans les esprits et dans les sens.

Il n'y a pas eu besoin de fouetter personne pour marcher. Tous poussaient vers l'avant avec une effronterie impassible et sereine et une force égales.

Tous poussent encore.

Personne cette fois ne m'accusera d'entraîner les autres plus loin qu'ils ne désirent. Nous n'avons eu cette fois qu'à laisser s'épanouir la foi et la colère générales pour être entraînés d'un bloc, volontiers, vers des zones sociales insoupçonnées.

Mes premières propositions furent jugées trop timides. Ce sont les autres, tous ensemble, et puis moi avec, qui fournirent au geste son impulsion d'irrévérence homicide et qui stimulèrent le bronco.

Le vieux marteau inusé du vieux Dada s'est réincarné imprévisiblement, avec une touche d'acide sans précédent. Rarement a-t-on vu un geste public plus empirique, plus instinctif...

Les journalistes auront beau rivaliser pour le championnat de l'euphémisme et tâcher de minimiser le caractère de gravité de l'événement en lui supposant une commode gaminerie — ils ne réussiront pas à convaincre la foule considérable qui y assista.

Nous étions bien d'accord que les panneaux devraient parler par eux-mêmes. Chaque manifestant s'était engagé à garder le silence et l'impassibilité — à ne quêter l'indulgence ni par des extériorisations d'acrimonie bouffonne ni par des clins d'œil ou autres mimiques supposant la complicité avec le public et même la galerie.

Les madames en robes longues et les beaux messieurs en tuxedos étaient en nombre énorme. Jamais ai-je vu tant de personnes en ce lieu.

Pour passer, il fallait presque se frayer un chemin à la hache.

Le défilé a été impressionnant. Ceux qui l'ont vu en témoigneront.

Un moment, il y eut parmi les spectateurs (pas tous) une salve d'applaudissements nourris.

Le jury II n'existant pas, il était bien entendu que nous l'ignorerions complètement.

Nous nous sommes bornés à défiler dans les salons des soi-disant modernes.

Après avoir fait le tour de ces salons cinq ou six fois, nous avons avec des gestes délibérés enlevé nos accoutrements et nous les avons cédés aux mains anxieuses des spectateurs (pas tous).

Les gardiens du musée ne sont pas intervenus alors que nous étions présents.

Ils ont eu raison de se restreindre, car nous étions véritablement dans un état d'esprit de carnage.

Quand vous lirez la liste des propos paradés, vous comprendrez combien les éléments suprêmement bourgeois qui peuplaient en large proportion cette assistance immense ont dû se sentir frustrés et injuriés.

Plusieurs commentaires entendus sont éloquents à ce propos.

Il y avait, par contre, chez les jeunes, beaucoup de sympathisants.

Tous les participants ont été enchantés de cette manifestation, qui leur demeure un souvenir impérissable.

Hier soir, dans une assemblée collective de quinze, il a été décidé spontanément que l'Exposition des *Rebelles*¹ devra avoir le même caractère d'intransigeance et de franchise.

Il ne saurait être question de se faire pardonner un acte de justice par une entreprise de séduction de la bourgeoisie.

Cette exposition ne sera pas parfaitement homogène, mais les œuvres intéressantes y prédomineront dans une forte majorité.

Vous auriez été surpris de voir avec quelle facilité et quel entrain il a été possible de se mettre d'accord sur des points apparemment effarants. Tous s'entendaient et insistaient pour que l'exposition soit un acte de rupture totale avec le jury du Salon — et nul ne recule devant l'agression irrévérencieuse, devant la prise de position compromettante.

Les anglo-saxons se sont montrés courageux.

Nous savons que la presse, avec les armes de sa classe sociale — inexactitudes, atermoiements, euphémismes —, ne pourra qu'organiser un petit sabotage discret de l'entreprise, comme ce fut le cas en face de la manifestation au musée.

Tous étaient d'accord que nous devons prendre allègrement notre parti de cette défection des informateurs publics, et que nous ne devons nous permettre aucun acte d'apaisement à leur endroit.

1. L'exposition des *Rebelles*, fut tenue du 18 au 26 mars 1950, au 2035 rue Mansfield à Montréal, Dix-huits artistes y présentèrent des œuvres.

Nous savons que les journaux parleront beaucoup de l'exposition, comme ils ont parlé beaucoup de la procession et qu'ils s'arrangeront pour ne pouvoir déplaire à aucune chaste oreille.

Dix-sept personnes prirent part au défilé. Quatre autres avaient des panneaux à endosser, mais arrivèrent deux minutes en retard.

Ceux qui défilèrent sont : Mousseau, Frantz Laforest et Rachel Laforest, Robert Roussil et sa femme, Paul et Nicole Legault, Suzanne et Marcel Barbeau, LeFebure, Jean Marot, André Goulet, Andrée Lagacé, Michelle Arbour, [Marcelle] Ferron-Hamelin, Gilbert Guilbault, moi.

Mousseau ouvrait la parade et je le suivais de près. Voici les textes qui furent exhibés — plusieurs étaient répétés en double et même en triple.

3 mort-vœux : jury du carême
 En grève contre le jury de marde
 À bas de Tonnancour le bonze !
 À bas Cosgrove la putain !
 Cosgrove mort pion
 Pauvre Goodridge Rubber tété
 Déviergeons les jeunes vieillards !
 De Tonnacour le cul (bis)
 Place à l'art vivant !
 Cosgrove nous fait chier
 Nous voulons un jury contemporain !
 De Merdancour tu pues
 Poor Goodridge tired
 Cosgrove
 Crosse grasse
 Crotte grosse
 Étron
 Nous refusons le jury
 À bas les pantins des Bôzars !
 Assez de Tonnancour le picassot !
 Nous voulons un jury indépendant !
 De Tonnancour le jésuite des Beaux-Arts
 De Tonnancour con tout court
 Nous ne voulons plus d'arrivistes bilieux !
 Nous voulons un jury objectif !
 Cosgrove le lécheux de bourgeois
 Assez de masturbateurs du luxe !
 Un jury de pétomanes
 Bientôt l'expo des refusés

Barbeau est très enthousiaste. Pour lui c'est une véritable résurrection.

Même Laforest se laisse couler dans le mouvement — et il semble y prendre grand plaisir.

Cosgrove a été très furieux, tandis que de Tonnancour est encore blême.

Roberts, lui, qui d'ailleurs ne fut guère molesté, trouva amusante la démonstration et on m'a dit qu'il avait emporté chez lui le panneau : « *Poor Goodridge Tired* ».

Davis a été très habile devant la presse, mais il doit être terriblement inquiet.

Maintenant, l'Exposition des *Rebelles* sera celle de tous ceux qui se désolidarisent complètement et irrémisiblement des actions du jury et de tous les jurys de cet acabit. Je pense que vous avez votre place toute tracée dans cette exposition. Ne pensez-vous pas ?

Cher monsieur Borduas, j'aimerais bavarder plus longuement — mais je suis effroyablement occupé.

À bientôt, très bientôt

CLAUDE

P.S. : Ci-joint quelques découpures. Ce ne sont pas les seules — mais probablement les plus intéressantes à date.

Montréal, 11 avril 1954

Cher Borduas,

L'organisation de *La Matière chante* va bon train. Le facteur X est de plus en plus perceptible en cette entreprise. Peu amateur des démarches sans risque, je ne vais pas me plaindre de ce que l'inconnu y soit encore d'une vaste étendue. Nous ne savons pas au juste ce qui va sortir de tout cela ? Tant mieux ! Je suis responsable du tout et je suis prêt à faire face à n'importe quelle conséquence inimaginable.

Une dizaine de bons artistes se sont inscrits à date : [Fernand] Leduc, Pierre Gauvreau, [Robert] Blair, [Alfred] Olssen, Rita Letendre, Ulysse Comtois, Gérard Tremblay, [Philippe] Émond, [Claude] Vermette, [Hans] Eckers — et nous pouvons compter sur quelques valeurs plus ou moins incertaines (mais permettant de l'espoir) : Jean-Louis Champeau, Dyne [Mouso], Michel Ker Salaün, [Gilles] Groulx, Jocelyn Joly, Tomi Simard, (peut-être Jean McEwen), [Jean] Marot, [Guy] Michon, etc. — plus une bonne douzaine de complets inconnus. De mauvais tableaux vont être soumis et vous n'aurez pas la tâche facile ; mais, si nous parvenons à mettre en lumière trois ou quatre jeunes, je crois bien que l'invitation publique aura été plus que justifiée. J'ai reçu quelque vingt-cinq téléphones de parfaits inconnus (quelques-uns fort naïfs).

Vous n'avez jamais été l'homme du tout-repos, et c'est pourquoi j'étais tellement certain que vous viendriez à Montréal.

Un clown ? Vous me faites plutôt l'effet d'un gladiateur qui va descendre dans l'arène aux lions.

Certes, il y a de la rouspétance — ainsi qu'il ne peut pas ne pas s'en produire. Trois artistes ont émis l'intention de s'écarter de *La Matière chante* :

- [Jean] Goguen : Exprime (honnêtement, me semble-t-il) une méfiance à l'endroit de vous-même comme seul juge. (Il ne vous a jamais vu faire la critique d'un seul tableau.)
- [Guido] Molinari : Prétend ne vouloir « faire partie d'aucun groupe ». (?)
- [Marcel] Barbeau : Dit que ses huiles ne sont pas « cosmiques » (et il avance une bonne douzaine de disculpations contradictoires et profondément dégueulasses).

Il est possible que ces trois-là (qui ont des travaux intéressants) changent d'opinion d'ici le 17 — mais personne ne les suppliera de le faire, assurément.

Quant à Mousseau, il est inquiet du fait qu'il n'a rien produit depuis longtemps. Il hésite, parfois se décide, parfois ne se décide plus. Il soumettra peut-être des gouaches qui n'ont jamais été exposées... L'incertitude est complète de ce côté.

Pour moi, en tout cas, l'exposition comportera une affirmation nette et claire : « La plus grande aventure spirituelle est toujours ce qui a le plus de valeur » — et (à mon avis toujours) ceux qui ne seront même plus capables d'affirmer cela, il sera grandement temps de se cotiser et de leur acheter un cercueil.

Quoi qu'il en soit, *La Matière chante* fait beaucoup parler. C'est l'événement du jour.

Je suis bien d'accord avec vous quand vous dites que la critique d'art n'a pas de valeur scientifique. Cependant, la distinction qualitative que l'on peut établir entre un Van Gogh et un [René] Chicoine ne m'apparaît pas non plus le résultat d'un pur caprice. Je pense que certaines valeurs (l'unité de la lumière, la sensibilité de la matière, la singularité de l'invention) sont des réalités identifiables, et je crois profondément que vous êtes l'homme pour accomplir cette identification.

Pourriez-vous nous faire savoir exactement à quelle heure (et où) vous serez à Montréal le soir du 16 ?

Fraternellement,

CLAUDE

P.S. : Relisez une couple de pages de Nietzsche avant de venir. Ça peut aider.

Saint-Hilaire, 6 août 1954

Cher Borduas,

Comment allez-vous ? Qu'y a-t-il de neuf ?

Ici, je viens de relire les deux tiers de *Beauté baroque*. Les 72 premières pages sont à peu près impeccables, et je crois me souvenir que la troisième partie (non encore relue) est passablement homogène et puissante. Là où ça ne va pas, c'est de la page 72 à la page 100 (et principalement de la page 72 à la page 90) : la fin de la partie deux.

Il est possible que la partie trois soit d'un caractère sensiblement différent de la partie un et de la partie deux ; mais, si elle est suffisamment homogène en elle-même, je considérerai qu'elle est admissible.

Beauté baroque était mon premier travail de très longue haleine ; et il fut écrit dans des circonstances véritablement martyrisantes. Dans la fin de la partie deux (72-100), des signes de fatigue (d'exténuation, devrais-je dire) sont visibles : il s'y trouve d'authentiques merveilles, de prodigieuses trouvailles, mais ces éléments valables sont abaissés par des liens trop informes et trop bruts. La partie deux n'est pas homogène ainsi, et sa fin est très certainement insuffisamment limpide.

Je me souviens très nettement, à présent, que, lors de la rédaction de ce passage, je fus saisi d'une espèce de panique : au rythme où cheminait mon écriture pénible, je n'aurais pas eu le temps de terminer mon ouvrage en deça de novembre. Et il s'ajoutait l'atroce déception de constater les pages écrites < tellement > < illisible > de ce que j'avais espéré.

Je m'étais dit alors : « Écris plus rapidement, rends-toi jusqu'au bout ; et, un peu plus tard, à Montréal, tu réviseras les passages insuffisamment rigoureux. » Cela fut fait... Mais je n'eus jamais le loisir de réviser adéquatement les passages indésirables.

À Montréal, j'étais littéralement à bout de forces. Et, même à l'époque où je demeurais assez lucide pour travailler, j'étais psychologiquement paralysé par ce qui m'apparaissait alors comme un « échec ».

Dans un sens, *Beauté baroque* était un échec total. J'avais été tellement pénétré par un respect profond de mon sujet, que j'avais osé à peine y toucher ; par une espèce de solution passablement inconsciente j'avais reporté l'attention sur un objet beaucoup moins respectable et respecté (moi-même). Toutefois, maintenant, je vois les choses avec beaucoup plus d'objectivité : même si *Beauté baroque* ne sera jamais ce qu'il aurait dû être, même s'il restera toujours hétérogène, même s'il n'aura jamais cette pureté de ligne que donne seul le détachement, il est un objet sans précédent, il est un objet saturé de souffrance et de gémissement, il est un objet au climat effrayant et hallucinant ; et, dans ce sens, il n'est pas un échec.

Une fois disciplinées les quelques fausses notes grossières, il sera un objet difficilement sondable, peut-être monstrueux, certainement vrai.

Je réfléchis cependant sur une certaine injustice apparemment inhérente à notre nature : un engagement trop profond, une participation trop sentie et trop immédiate nous prive d'une certaine efficacité. Combien plus limpides et plus rigoureux plastiquement m'apparaissent certains objets récemment écrits dans un état de détachement comparativement infini !

Du reste, c'est l'introduction de fragments grossiers (littérairement grossiers) dans la fin de la partie deux, qui a permis à la partie trois de *Beauté baroque* un regain de limpidité et de force (par un détachement nouveau). J'étais libéré partiellement d'une vénération trop encombrante à l'égard de mon objet, sinon à l'égard de mon sujet.

Je n'ai pas le temps présentement d'architecturer sans merci les passages trop épuisés de *Beauté baroque*. Cela sera fait, cependant, d'ici quelques mois.

J'ai désespérément hâte d'en finir !

Je suis poursuivi et harcelé, comme Caïn, par ma propre exigence.

À part ça, je crois que plusieurs choses se préparent...

Des tendances vont certainement se préciser.

Il y a quelques mois, [John] Steegman (le directeur du Musée) m'avait offert une exposition de peinture surrationalnelle. Je crois que les pourparlers viennent d'aboutir : l'exposition aura lieu du 11 au 27 février 1955.

Ce Steegman n'est pas du tout un type du genre de [Robert Tyler] Davis. Il est un Britannique d'Angleterre, et cela se sent. Il est un diplomate jusque dans la pointe des ongles.

Je ne l'aime pas beaucoup, car il est un homme sans aucune sorte de convictions. Avec sa souplesse, il se maintiendra peut-être au Musée jusqu'à la fin de ses jours.

Cependant, s'il croit m'avoir acheté ainsi, il court sans doute au-devant de quelque déception. J'attends avec impatience le prochain *Salon du Printemps*.

D'abord, Steegman m'avait offert une exposition devant durer une semaine en la galerie XII. Alors, je lui ai demandé au moins deux fins de semaines ; et j'ai insisté pour qu'il mette à notre disposition (en plus du local proposé) la nouvelle petite salle attenante à la galerie XII.

En bon diplomate, Steegman concède un point et refuse l'autre : j'aurai deux fins de semaines, et il ne propose toujours que la galerie XII.

Je crois que ma ligne de conduite est toute tracée : je vais accepter sans conditions la galerie XII pour l'exposition ; tout en soulignant de nouveau que les locaux sont un peu exigus pour une manifestation de cette importance et que l'usage de la petite salle serait pour nous souhaitable.

Voici comment les travaux seront choisis : je vais dresser moi-même une liste d'exposants possibles ; un comité de trois membres (Barbeau – Leduc – Comtois) ira faire la sélection dans l'atelier de chacun des artistes prévus ; Barbeau s'occupera de l'accrochage au Musée.

Pour cette manifestation, nous n'aurons pas beaucoup de dépenses. Nous pourrions ainsi voir à la mise au point d'une carte d'invitation de première qualité : carte préparée par Mousseau.

Je crois que le jury sera bien équilibré.

L'émotif Barbeau est capable d'admiration et de générosité. Il est l'un des seuls êtres que je connaisse, apte à une action éducative authentique et profonde — Barbeau a un très bon œil.

Leduc représente pour moi (vis-à-vis autrui) la sévérité, l'intransigeance — et peut-être un peu l'iniquité. Il n'y aura pas de « faiblesse coupable » chez lui. Leduc m'a toujours semblé un peu envieux ; mais je crois que son œil est bon, et je l'estime capable de s'acquitter (publiquement) d'une pareille responsabilité. Leduc sera le porte-parole de la « vieille génération ».

Comtois est calme, impartial, sans préjugés. Je crois que son jugement est le plus mûr parmi les « jeunes ». Son œil est bon. Personne n'aura objection à lui.

Je tiens à mettre en lumière Barbeau — parce que des êtres, inférieurs à lui en tous points, se sont crus qualifiés pour le juger avec infiniment de « mépris, » attitude (mesquine et complaisante) proportionnée en rien à ses erreurs.

Ceci n'est pas encore décidé, mais je crois que je vais proposer comme titre de l'exposition : *Surrationnels 1955. 1955* : parce que ce n'est pas la manifestation surrationnelle, mais une manifestation surrationnelle. *Surrationnels* : parce que je ne veux pas y voir un seul être qui ait honte de notre passé ou de notre présent.

Le mot « surrationnel » sera un critère d'admission.

Je ne vois pas pourquoi des êtres, qui refusent d'encourir les risques de nos revendications, bénéficieraient du prestige de notre action dynamique.

Certes, le jury en question est loin d'impliquer les garanties de solidité que vous personnifiez vous-même mais il est temps que nous nous renseignions sur les potentialités de certains de nos amis.

Ma riposte à [Pierre] Gélinas² n'a pas encore été publiée. Il y a eu beaucoup de bouleversements à *L'Autorité* quand l'actionnaire majoritaire du journal (le notaire Lagacé de Sherbrooke) a voulu remplacer sans avertissement la direction actuelle. La publication du journal a été suspendue quelques semaines... On ne sait pas encore ce qui en adviendra. Si le

2. Claude Gauvreau fait ici allusion à son texte intitulé « Aragonie et surrationnel », qui sera publié dans *La Revue socialiste* (n° 5, printemps 1961, p. 57-68). Voir Claude Gauvreau, *Écrits sur l'art*, édition préparée par Gilles Lapointe, Montréal, l'Hexagone, « Œuvres de Claude Gauvreau, 1996, p. 273-288.

journal reparait régulièrement, mon article sera publié ; j'espère qu'il le sera, car les rectifications m'y apparaissent adéquates.

Leduc habite Belœil, comme vous le savez. Ce que je perçois de son comportement m'inquiète : il s'entoure de « néo-chrétiens » (tendance [Pierre] Lebeuf) et préconise apparemment une politique d'embourgeoisement snobinard. Tant pis pour lui !

Quant à moi, je m'en tiens à ce que j'avais écrit à l'occasion du dernier *Salon du Printemps* ; deux seuls choix sont possibles : s'assimiler à la société — s'assimiler la société. Personnellement, la tentative qui ne m'apparaît pas déshonorante est évidemment celle de S'ASSIMILER LA SOCIÉTÉ.

Il est difficile d'oublier (difficile parce que c'est une indication psychologique importante) que, lors de son premier retour d'Europe, Leduc avait cru profitable de renier *Refus global* et ses anciens camarades — dans le but (illusoire) de vendre des tableaux au Cercle universitaire.

Leduc est en surface puritanisme et pureté ; au fond, compromission et arrivisme. (*Correct me if I'm wrong.*)

Ici, me semble sévir, par surcroît, de la part de quelques pseudo-Parisiennes (qui m'ont plutôt l'air de perruches importées d'Outremont), une espèce d'attitude de supériorité hautaine à l'endroit des « débraillés de l'Échouerie » — genre « c'est-y-effrayant-de-vivre-de-la-sortie ! » — Ce comportement ne se distingue en rien de « la-bonne-mère-de-famille-canadienne-française ».

Je n'ai jamais aimé que l'on dédaigne les artistes créateurs authentiques ! — et je ne suis pas à la veille de m'y résigner.

Je ne peux entrevoir comme admissible que la règle qui fut toujours la vôtre propre : disponibilité envers tous.

Mes bons textes radiophoniques — « Magruhilne et la vie », « Une journée d'Erik Satie » — ont été refusés. J'en ai écrit deux autres (également désintéressés) qui seront également refusés (si je les présente) : l'un est totalement non figuratif (« Amours immodérés ») ; l'autre est d'une belle ampleur lyrique (« La visite du Dynosaure³ »).

Je retrouve ma force d'antan ; et je ne désespère pas de récupérer entièrement, d'ici ma mort, la pureté poétique de mon adolescence.

Peignez-vous énormément ?

Comment se portent tous vos autres espoirs ?

En toute fraternité filiale,

CLAUDE

3. Trois des quatre textes paraîtront en 1977 dans les *Œuvres créatrices complètes* de Claude Gauvreau (Éditions Parti pris, collection « Le Chien d'Or », sous le titre plus général de *Cinq Ouiés* : « Magruhilne et la vie » (tragédie baroque), p. 269-328 ; « Une journée d'Erik Satie » (fantaisie fantastique), p. 329-377 et « Amours immodérés » (futurisme en un acte), p. 352-377).